

L'essence de la sculpture

Pierre Bertrand

Volume 5, numéro 4, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, P. (1989). L'essence de la sculpture. *Espace Sculpture*, 5(4), 6–6.

L'essence de la sculpture

Disons-le sans ambages, disons-le comme nous le pensons, il n'y a rien de plus inutile que la sculpture. Nous voyons des sculptures étalées un peu partout dans la ville. À quoi peuvent-elles bien servir ? À rien du tout. Elles sont là, comme un pur luxe, qui joue comme un pied-de-nez discret à toutes les valeurs qui régissent notre économie et nos vies. Je pense à ces sculptures de Daudelin qui se pavanent et se déplacent lentement au centre-ville, éoliennes gracieuses et inutiles dans une ville où on se fout complètement de la direction du vent. Sculptures entourées par d'autres, des autos qui filent à toute vitesse, et qui, dans leur déplacement, sont aussi inutiles que ces sculptures immobiles, qui ne varient que selon le souffle léger du vent. Sculptures fixes de ce même Daudelin, dans un parc délaissé, abandonné, qui a la prestance d'oasis dans le désert, qui bordent le boulevard René-Lévesque. Sculptures qui sont partout, sur la rue St-Denis, au coin de Sherbrooke, personnage enfermé en lui-même, et qui subit en lui-même, sans vaciller, sans sourciller, tous les graffitis. Sculpture en forme de charrue, rouillée, abandonnée au temps, qui borde la campus du Cégep Édouard-Montpetit. Petites sculptures, presque microscopiques, qui égaient l'atmosphère

d'une crêperie, rue St-Hubert, juste au sud d'Ontario. Sculpture encore qui pare la vitrine de l'École de Danse rue St-Denis, au nord de St-Joseph. Sculptures abandonnées sur les anciens sites de l'Expo. Ou sculpture qui se trouve devant une maison de la rue Mentana, au nord de l'avenue Mt-Royal. Sculptures de ces hommes et de ces femmes en plein centre-ville, tendus vers un point qu'on ne devine pas. Nous sommes entourés, baignés de sculptures. Nous les regardons du coin de l'œil. Nous n'accordons pas beaucoup d'importance à ces choses que nous rencontrons par hasard, qui sont tout à fait intégrées au paysage de la ville. Objets inutiles sans aucun doute, qui, dans tout autre contexte que celui de l'art, pourraient apparaître comme un argument décisif *contre* ces sculptures, mais qui, au contraire, du point de vue de l'art, sont des arguments décisifs *pour* ces sculptures.

L'argument en faveur de l'art a été mal compris, et mal exprimé. Ce n'est pas par où l'art est utile ou même nécessaire qu'il est intéressant, mais au contraire par où il est absolument inutile et superflu, au sens fort du terme. *L'art ne sert à rien*. Il est un luxe, une superfluité. Il n'ajoute rien à la vie, il ne justifie pas la vie, il ne l'élève pas à une puissance supérieure. Pour la bonne raison que la vie se suffit totalement à elle-même, à un niveau profond, qui est en même temps un niveau superficiel. Au bout du compte, la vie ne peut trouver sens qu'en elle-même, en son déroulement apparemment absurde. La vie n'a pas besoin de l'art, ce qui peut apparaître choquant du point de vue de l'art, précisément. Car l'art, la sculpture notamment, délaissé par les considérations d'ordre économique qui prévalent, peut chercher ultimement sa justification dans le fait d'être nécessaire à la vie, d'apparaître comme une pure nécessité émanant de la sensibilité d'un individu qui se pense imbu d'une mission divine, disons. Il n'en est rien. Mais cela ne va pas à l'encontre du projet de l'art, en dépit des apparences. L'art est absolument inutile, les sculptures qui parsèment nos rues, qui côtoient nos édifices pourraient tout aussi bien ne pas y être, sans que rien de fondamental soit changé. Nous n'avons pas *besoin* de l'art en général, et pas besoin de la sculpture en particulier. Mais cela n'enlève rien à la valeur de l'art en général, et de la sculpture en particulier, bien au contraire. Il y a quelque chose de plus subtil qui se passe.

C'est que la vie elle-même est parfaitement inutile. Dans notre système, dans notre société, dans notre monde, nous n'avons pas besoin de vie, nous n'avons besoin que d'une clientèle, que de consommateurs. Ceux-ci pourraient être figurés en forme d'automates parfaitement articulés, de machines connaissant le code et obéissantes. Tout ce qui est vivant est de trop, car il y a tellement de choses dans la vie que nous

ne pouvons pas contrôler ! La vie est toujours, partout, la grande empêcheuse de tourner en rond, l'immense imprévisible, le bâton dans la roue de toute mécanique.

La vie se suffit à elle-même. Et la vie n'a pas besoin d'art. Mais précisément pour cette raison, l'art, et notamment la sculpture, la forme résiduelle de l'art, le paria de l'art, peut trouver son ultime justification. La sculpture, qui émaille nos rues, gratuite et sans raison, se montre dans son exubérante superfluité, luxe, inutilité.

Comme le disait le philosophe Kant, qui, en matière d'esthétique, apparaît aujourd'hui indépassable, incontournable, le summum au niveau du goût accessible par l'homme est *le sublime*. Et qu'est-ce que le sublime, aujourd'hui ? Ce ne sont pas les hautes montagnes dévalant vers des vallées infinies s'ouvrant vers des crépuscules sans fin, mais c'est la vie, purement et simplement. Le sublime, aujourd'hui, c'est qu'il y ait encore de la vie, qui se suffit à elle-même, au fond d'un labyrinthe, dans les circonvolutions d'une cave. Comme la vie, à partir de nos critères, apparaît comme la denrée la plus inutile (à quoi peut bien servir la vie ? nous sommes, à tous égards, plus précieux, morts que vifs), c'est précisément la valeur inévaluable de la vie qu'est chargé de convoier l'art. L'art est inutile, absolument inutile, et précisément en cette inutilité, en cette superfluité, l'art convoie la vie. *L'art représente la vie, précisément parce que l'art ne représente pas la vie*, s'est débarrassé de toute fonction réaliste, de représentation (qui pouvait encore avoir une valeur économique, comme un portrait, une photo, ayant pour fonction de créer un statut). L'art est comme un rêve, un souvenir. Débarrassé de la fonction sensori-motrice, pratique, pragmatique, qui occupe le devant de la scène dans le présent, nous sommes placé devant l'art en tant que pur voyant, visionnaire, pur esprit contemplatif et spéculatif, sorti, pour le temps de l'instant présent, des considérations sensori-motrices qui nous font tout comprendre et tout justifier, pour nous mettre dans le pur état d'esprit de voir, de percevoir, d'être de purs voyants et visionnaires. Et alors, l'art s'abolit, ultime fonction à laquelle il puisse atteindre, montrant en lui-même sa pure inutilité, sa complète gratuité, superfluité, ne pointant dès lors qu'en direction de la vie, auto-justifiée, auto-suffisante.